

L'ACTION CULTURELLE DES FEMMES LIBANAISES DANS LES PÉRIODES POST-CONFLICTUELLES

Le Liban a toujours été une terre de culture et de créativité. Pour les Grecs, Beyrouth était la ville des juristes comme Byblos (Jbeil) était celle du livre. Malgré les aléas d'une histoire tourmentée, Beyrouth a su rester debout, garder sa vitalité et son esprit d'ouverture au monde. La légende populaire de Beyrouth s'est forgée autour de l'idée selon laquelle la ville a survécu à toutes les épreuves, comme l'a dit la poétesse Nadia Tuéni, « Mille fois morte, mille fois revécue », tel le phénix renaissant de ses cendres. A une époque récente, de nombreux événements peuvent en témoigner : l'organisation du Sommet de la Francophonie sur le thème essentiel du dialogue des cultures, en 2002 ; les différents salons du livre, notamment le salon du livre francophone qui est devenu un rendez-vous incontournable pour les intellectuels francophones de la région ; les colloques scientifiques qui se multiplient dans les universités libanaises...

Pourtant, le Liban est un pays meurtri. Les conflits qui ont ravagé le pays depuis 1975 n'ont pas été sans incidence sur l'action culturelle. Le désir de s'exprimer à travers une culture comprenant toutes les formes artistiques, s'est accentué du fait des années de privation d'une vie normale.

Paradoxalement, nous pourrions dire que la guerre (ou les guerres libanaises) a encouragé un épanouissement intellectuel, même si ce dernier a été largement marqué par des récits de conflits ou des échos de souffrances vécues. Je pense notamment à l'auteur, metteur en scène et comédien Wajdi Mouawad qui n'hésite pas à dire, parlant de l'inspiration : « Un artiste est un scarabée qui trouve, dans les excréments mêmes de la société, les aliments nécessaires pour produire les œuvres qui fascinent et bouleversent ses semblables ».

Le thème qui m'a été proposé pour les *VI^{èmes} Rencontres Internationales Monaco et la Méditerranée* concerne l'action culturelle des femmes libanaises dans les périodes post-confliktuelles. Ma première remarque consiste à dire que je ne suis pas sûre qu'on puisse

réellement parler de périodes post-confliktuelles mais plutôt de sursis ou de périodes de calme plus ou moins relatif. Hélas, les conflits au Liban sont loin d'être terminés.

Dans ce contexte encore inquiétant, quelle est l'action culturelle des femmes libanaises ?

Une première constatation : il y a très peu de femmes dans la vie politique, deux ou trois femmes députés ou ministres, et encore, parce qu'elles portent le nom d'un mari, d'un père ou d'un frère très influent.

Compte tenu de l'aspect violent et sectaire de la vie politique depuis une quarantaine d'années, les femmes ont répugné à patauger dans ce marigot. En revanche, elles ont investi dans le champ socio-culturel, notamment durant les périodes dites post-confliktuelles, ou plutôt les périodes de calme relatif

Sans être actrices d'événements politiques ou guerriers dont elles ont été victimes plus que quiconque, les femmes libanaises jouent un rôle important dans la société.

La société libanaise est une société méditerranéenne, c'est une société orientale qui baigne dans une atmosphère largement teintée de culture occidentale. Dans la cellule familiale, la présence de la femme, épouse ou mère, a toujours été prépondérante. Actrice solide d'un noyau familial et social déstabilisé par la guerre mais qui reste la communauté de base essentielle. Cette communauté familiale a survécu malgré les épreuves parce que la femme a su sauvegarder et préserver une cohésion sociale.

Par ailleurs, les bouleversements engendrés par la guerre et les crises économiques ont fait prendre conscience à la femme de son rôle particulier pour la recherche d'une stabilité dans un état d'esprit constructif.

D'abord l'éducation. La mère veillera de très près à l'éducation de ses enfants. Grâce à cette action, on a pu constater une généralisation de l'éducation des filles, de leur accès dans des universités de haut niveau, de leur formation professionnelle et de leur participation à la vie active.

Sur le plan professionnel, si le monde des affaires reste encore dominé par les hommes, l'affluence des femmes dans le secteur économique est réel : cadres (notamment dans le secteur bancaire très actif au Liban), chefs de petites et moyennes entreprises, professions libérales (médecins, avocats)

Surtout, la femme libanaise a vu son rôle accru dans le secteur culturel : presse, cinéma, littérature, arts...

Par son action dans le secteur culturel, la femme libanaise cherche à transmettre des messages sociétaux.

Il est intéressant de noter que ce sont surtout des femmes libanaises qui décrivent le vécu de la guerre — ou des guerres — libanaise(s). Comme si leur rôle de victimes qui n'ont eu qu'à subir les horreurs, les poussait davantage à crier le malheur de la guerre pour tenter de se libérer des choses qu'elles ont vues. Par exemple, l'artiste-peintre Dima Raad est l'auteur d'une saisissante série de peintures, *Visages sans titre*, rendant un incomparable hommage aux femmes du Liban. A travers des tableaux décrivant des visages meurtris, torturés par l'angoisse, frappés par le deuil, elle retranscrit les fracas de la guerre. Dans ses toiles, on peut lire l'insupportable situation de ces femmes libanaises en première ligne lorsqu'il s'agit d'affronter les tourments, de récolter les fruits pourris des affrontements.

Outre l'obsession des horreurs des guerres, beaucoup de Libanaises ont la volonté de diffuser une culture de paix, d'entretenir un état d'esprit conduisant au dialogue intercommunautaire ou interreligieux, de favoriser un climat de tolérance. C'est ce dernier domaine que je souhaite brièvement évoquer à travers les créations cinématographiques (A) et littéraires (B).

A — le cinéma

Le cinéma, moyens et longs métrages, a été un vecteur d'expression privilégié. De nombreuses réalisatrices et scénaristes ont puisé leur inspiration aux sources de la réalité libanaise. Les messages sont à la fois historiques, politiques et sociétaux.

Dima El-Horr, réalisatrice de *Chaque jour est une fête*, a expliqué dans un entretien à *Paris-Match*, le 6 octobre 2009, qu'elle avait choisi la guerre comme toile de fond de son film parce que la guerre civile « a mal été enterrée...J'ai longtemps eu le sentiment que, pour mieux vivre, il fallait parler d'autre chose. Désormais, je n'ai plus envie d'oublier. Et puis, le Liban n'est pas un pays en paix. Ce conflit larvé n'est pas plus facile que la « vraie » guerre précédente. Au moins, quand les bombes tombaient, on savait se cacher ou partir. »

Randa Chahal Sabbagh (morte en août 2008) a décrit dans ses documentaires les cruautés et l'absurdité de la guerre. Cette absurdité, nous la retrouvons dans son film *Le cerf-volant* où une jeune Libanaise d'un village frontalier doit rejoindre son cousin qui vit dans le village d'en face annexé par Israël. Une fois la frontière dépassée, la jeune Lamia se refuse à un mari auquel elle a été promise depuis son enfance et tombe amoureuse du garde-frontière israélien. Randa Chahal Sabbagh a cherché à dépasser les tensions et les hostilités et

à donner raison à un amour innocent. En 1995 dans son documentaire *Nos guerres imprudentes*, elle a filmé la reconstruction de Beyrouth deux ans après la fin de la guerre. À partir de vidéos familiales et de films anciens tournés entre 1975 et 1994, elle a retracé dix-sept ans de guerre. Ainsi elle nous invite à ne pas oublier l'histoire du pays, même dans ses moments les plus sombres.

Joana Hadjithomas est l'auteur d'une œuvre cinématographique mettant en exergue l'importance de la mémoire et la valeur des actes de chaque individu dans une société multiconfessionnelle. Dans un documentaire sur Khiam, prison clandestine et centre de torture des occupants israéliens et de leurs collaborateurs, elle rappelle les horreurs commises, de 1985 à 2000, dont furent victimes plusieurs milliers de prisonniers libanais et de réfugiés palestiniens détenus sans jugement. Le souvenir cruel de Khiam reste présent dans nos mémoires grâce à ce documentaire, car toutes les traces de ce centre de torture ont été effacées par les Israéliens lors des attaques de 2006.

Joana Hadjithomas a également réalisé avec Khalil Joreige le film *Je veux voir*, sorti en 2008, pour montrer les dégâts subis lors de la guerre contre le Liban en 2006. Leur question au départ était « Que peut faire le cinéma pour dénoncer la barbarie de cette guerre ? ». L'idée de faire appel à une star du cinéma français, Catherine Deneuve, pour jouer le rôle principal d'un film documentaire, a permis un véritable succès. Et c'est à partir du regard de cette dernière que nous découvrons un Liban multiple, Beyrouth reconstruite mais blessée, un Sud meurtri et détruit.

Danielle Arbid est l'auteur de plusieurs courts métrages dont *Raddem : ruine ou destruction*. Ce film met en scène une jeune femme cherchant dans Beyrouth, ravagé par la guerre et en cours de reconstruction, un homme qui a pris des photos de sa maison. C'est la recherche d'un passé à jamais perdu que chaque Libanais de la génération de la guerre a dû ressentir un jour dans sa vie. A propos d'un autre moyen-métrage, *Seule avec la guerre*, Danielle Arbid précise : « À Beyrouth, entre 1975 et 1990, il y avait une guerre civile, c'est-à-dire tout le monde voulait exterminer tout le monde. Aujourd'hui, la guerre est finie. Elle s'est arrêtée un jour, comme ça, après avoir gangréné nos vies. J'ai voulu filmer le vide qu'elle a laissé. Sa présence fantomatique. »

Quant à Youmna Itani, elle ne cherche pas à imaginer ses personnages, elle préfère filmer la société dans sa réalité. Dans son film *Tattooed Eye*, elle brosse un portrait alarmant de la jeunesse de *Bab el Tebbaneh*, un quartier défavorisé de la ville de Tripoli, au nord du Liban. La délinquance est au centre de

l'action où l'on voit des adolescents désorientés sombrer dans la drogue et la violence. À travers ce film digne d'un documentaire puisque les acteurs sont ces mêmes adolescents dont elle décrit le quotidien, Youmna Itani cherche à attirer l'attention sur l'autre facette de la société libanaise. Avec elle, nous oublions les fastes de la bourgeoisie et l'insouciance d'une jeunesse huppée. Ce court métrage paru début 2011 nous éclaire sur des aspects ignorés de la société libanaise et fait entrer le spectateur dans les profondeurs de la vie réelle.

Dans un genre plus « optimiste », je prendrai l'exemple de Nadine Labaki, auteur du film *Caramel* présenté en première au festival de Cannes et qui a connu un succès international, en 2007. Nadine Labaki se penche avec beaucoup de sympathie sur les diversités et les solidarités de la société libanaise. Dans son film *Caramel*, chaque rôle correspond à un personnage féminin pouvant réellement exister dans le Liban d'après-guerre. Les scènes nous font rire mais, à travers ce divertissement, la réalité de la condition de la femme libanaise apparaît dure, voire cruelle.

B — la littérature

L'écriture est un autre moyen pour les femmes libanaises d'exprimer leurs sentiments et de témoigner. Poétesses ou narratrices, elles retracent leur parcours et communiquent par ce biais leurs amertumes et leurs émotions. Quoi qu'il en soit, leur message est présent dans l'espace littéraire ; et c'est particulièrement le malaise de la société libanaise qui hante leurs textes.

Là encore, je me limiterai à quelques exemples.

C'est grâce à son roman *Lettre posthume*, paru en 1989 chez Gallimard, que Dominique Eddé a acquis ses lettres de noblesse dans la littérature. Ce livre retrace la guerre du Liban, une guerre qui a laissé une trace indélébile dans la vie de l'auteur. Le personnage principal de ce roman revient rétrospectivement sur sa vie, mais tout au long de cette narration, on retrouve en arrière-plan le récit du déroulement de la guerre.

Imane Humaydane-Younes est un écrivain qui avait 19 ans quand la guerre a éclaté en 1975. Elle a assisté aux affrontements intercommunautaires qui allaient vider la montagne druze d'une partie de ses habitants. Après des études d'anthropologie à l'Université américaine de Beyrouth, elle mène durant des années une étude sociologique sur les familles des disparus de la guerre qu'on estime à 17000. En 1997, elle publie son premier roman, *Baa Mithl Beith Mithl*

Beirut, « Une ville à vif », qui est le récit de quatre femmes piégées par les combats. Elle veut décrire « ce qu'on n'a pas assez dit, qui n'est pas guéri », le temps où « les hommes prenaient les armes ; et les femmes cherchaient des abris, de la nourriture ». Elle explique avoir écrit ce livre : « pour expurger toute la violence contenue dans mon corps, toutes les humiliations que nous avons subies. Maintenant encore, la colère m'habite. Je suis partagée entre le désir de partir et celui de rester ici, avec mon peuple. »

Hanan el-Cheikh a quitté son pays après le début de la guerre pour s'exiler à Londres. Dans son roman *Histoire de Zahra*, paru en France en 1985, elle parle de la vie malheureuse d'une jeune femme chiite du sud Liban qui découvre la vie des femmes pendant la guerre. L'auteur dénonce aussi bien la guerre que les contraintes et hypocrisies d'une société dans laquelle les femmes n'ont aucune chance de s'épanouir. Elle reprend plus ou moins le même thème dans son roman *Toute une histoire (hikayati charhon yatoul)*, récemment traduit en français. Elle y retrace le parcours courageux d'une femme chiite libanaise, pauvre et analphabète. C'est la vie de sa propre mère qui a été marquée par son mariage forcé à l'âge de 11 ans. A travers le portrait de cette femme née vers les années 30, issue d'une famille extrêmement pauvre du sud Liban qui a grandi dans la capitale, Hanan El Cheikh retrace l'évolution des mentalités. Dans un autre roman, *Poste restante*, le dilemme est le suivant : Peut-on quitter Beyrouth en guerre ? Pour y répondre, une jeune femme confie aux lettres qu'elle adresse à des personnages réels ou fictifs ses hésitations et ce désir de partir. C'est une véritable déclaration d'amour au Liban, qu'elle livre dans ses textes.

C'est sa propre histoire que Régina Sneifr relate dans son livre intitulé *J'ai déposé les armes, une femme dans la guerre du Liban*, paru en 2006. Cette ancienne milicienne dénonce la violence et les incohérences de la guerre civile libanaise en général mais aussi de la guerre fratricide entre chrétiens maronites. Elle livre le récit de ses années de militante, ses croyances et ses ignorances. La vie d'une adolescente à qui on a appris à vivre dans la peur ; peur de l'autre, le musulman, qu'elle ne connaît que par la description qu'on lui en fait, c'est-à-dire agressif et menaçant. La guerre qui a éclaté au sein de la communauté chrétienne lui ouvre les yeux et Régina se rend finalement compte qu'elle a été tout au long de sa jeune vie, leurrée par des discours politiques sectaires et aveugles. En 1987, elle quitte le Liban pour s'installer en France, ressasse son passé avant de le publier ; c'était pour elle le meilleur moyen d'exorciser ses souffrances mais surtout de tendre la main vers l'autre et de refuser toutes les violences.

Le lieu et le corps est un essai que Nadine Abou Zaki a présenté à Paris en 2011. Elle a écrit cet essai après la guerre de 2006. Après avoir passé deux ans à Dubaï (entre 2006 et 2008), elle reconnaît avoir vécu avec beaucoup de difficulté son arrachement de Beyrouth. Ce déracinement l'a poussée à s'interroger sur l'influence d'un lieu physique sur le mental de l'être humain. Bien que liée par Internet avec sa famille et ses amis, le besoin viscéral d'un contact réel avec la matière était prédominant. En résumé, son livre est né de la difficulté d'admettre une séparation brutale avec sa terre natale. Selon Nadine Abou Zaki, « nous devons être convaincus que nous ne pouvons avoir qu'une seule mère, qu'un seul père et qu'une seule terre ».

Les œuvres de Vénus Khoury Ghata, romancière et poétesse reconnue internationalement sont hantées par le thème de la mort, thème qui s'impose à elle du fait de la guerre civile. Carmen Boustani (*La guerre m'a surprise à Beyrouth*, 2010) et Carole Dagher choisissent également souvent pour toile de fond les crises libanaises

Au total, on voit, dans l'expression littéraire comme dans la peinture ou le cinéma, la profonde cicatrice de la guerre. Mais on perçoit aussi que le poids du confessionnalisme est encore pesant chez plusieurs auteurs qui décrivent les malheurs — réels ou supposés — de leur communauté. À vrai dire, peu font l'effort de dépasser résolument le cadre communautariste.

Pourtant, c'est bien le communautarisme borné qui a été l'un des fléaux dont a souffert le Liban. C'est peut-être la raison pour laquelle des femmes tentent maintenant de se mobiliser pour éloigner le spectre d'un retour des temps tragiques.

La paix reste bien fragile et la situation est assez inquiétante pour inciter les femmes libanaises les plus lucides à rester vigilantes. Ainsi, en janvier 2007, à l'occasion de nouveaux affrontements confessionnels, les représentantes de quinze associations féminines libanaises (dont la « Ligue des droits de la femme libanaise », les associations « Wardé Boutros », « Kafa », « Les dames de Choueifat »...) ainsi que des juristes, avocates, enseignantes ont lancé cet appel :

« Les femmes réunies condamnent les appels à la discorde confessionnelle qui ont abouti à un grand nombre de morts et de blessés, ainsi qu'à la détérioration de la sécurité et de la stabilité de l'ordre public. Elles appellent les Libanais à refuser ces appels qui ne peuvent mener qu'à une nouvelle guerre civile.

Elles demandent aux autorités et aux partis politiques impliqués d'arrêter les campagnes « confessionnelles... Elles demandent aussi aux médias, aux chaînes de télévision surtout, de montrer plus de responsabilité et de s'abstenir de jeter de l'huile sur le feu. »

En fait ce que disent ces femmes « engagées », c'est un peu ce que pensent de nombreuses femmes libanaises : plus jamais la guerre, et il serait temps de tourner la page pour construire ou reconstruire un pays uni et pacifié.

Zeina EL TIBI

Présidente déléguée de l'Observatoire d'Études Géopolitiques (Paris)
Chef du bureau de Paris du magazine Al Ayam